

Québec français



« L'homme rapaillé »

Suzelle Blais

Number 164, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65910ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, S. (2012). « L'homme rapaillé ». *Québec français*, (164), 102–104.

Jean-François Millet, *Les Glaneuses*, 1857.

« L'homme rapaillé »

PAR SUZELLE BLAIS*

Le verbe *rapailler* fait partie de ces mots que l'on croyait en voie de disparition. Mais voilà qu'au début du XX^e siècle, valorisés par le mouvement littéraire régionaliste, qui se plaît à évoquer les choses du passé, *rapailler* et son dérivé *rapaillages* entrent dans la littérature. Il ressort, en effet, de la documentation qu'à des époques différentes deux auteurs ont contribué à redonner une vitalité inattendue à ce verbe. Le premier qui s'impose alors est l'historien Lionel Groulx, qui publie en 1916 un livre qui a pour titre *Les rapaillages* dans lequel il exalte la vie d'autrefois et les mots du langage populaire¹. Certains le suivront dans cette démarche littéraire, tandis que d'autres ne manqueront pas de critiquer ce retour au passé et son vocabulaire ancien empreint d'une connotation qu'ils jugent dépréciative².

Un demi-siècle plus tard, le poète Gaston Miron donnera, à son tour, une seconde impulsion à ce verbe. En effet, on peut penser que son recueil intitulé *L'homme rapaillé*, publié en 1970, a sans aucun doute contribué à maintenir vivant, jusqu'à aujourd'hui, le verbe *rapailler* en

français québécois. Pourquoi, parmi tant d'autres verbes qui lui venaient à l'esprit, Miron choisit-il *rapailler* ? Parlant du poème qui, comme le titre de son recueil, s'intitule « L'homme rapaillé », il explique ce choix : « Il a été publié dans *Le Clairon* de Saint-Hyacinthe le 10 décembre 1969 sous le titre provisoire de « L'homme ressoudé ». Sur [le] manuscrit, je retrouve aussi les mots *rapiecé*, *rassemblé*, *reformé*... Puis le mot *rapaillé*, mot que j'avais en bouche depuis mon enfance, riche au sens [propre] comme au sens figuré, s'est imposé avec évidence dans la composition du titre³ ».

Précisons que le verbe *rapailler*, qui est d'origine dialectale, appartient d'abord au monde rural. Il a alors pour sens général « ramasser, rassembler de menues choses éparées qui sinon vont se perdre » comme, par exemple, des épis de céréales, du foin, du bois, etc. Il date de l'époque de la Nouvelle-France et est hérité des parlers du Centre-Ouest de la France, où il est encore connu. Peu usité aujourd'hui dans la langue parlée en français québécois, il est néanmoins bien présent dans la littérature et la presse écrite, où il est usuel,

avec ses acceptions modernes, au propre et au figuré. Il s'agit d'un mot qui n'a fait son entrée dans la lexicographie générale que depuis peu. Il est consigné dans le *Trésor de la langue française*, qui précise qu'il s'agit d'un mot régional connu également au Canada. Il figure, en outre, dans *Le Petit Larousse* et *Le Petit Robert* depuis respectivement 2000 et 2007. L'entrée de *rapailler* dans ces deux dictionnaires est conforme à leur politique lexicographique, qui consiste à retenir un certain nombre de mots représentatifs des différentes variétés de français. Nous avons expliqué cette démarche dictionnaire dans l'article précédent, qui portait sur le mot *garrocher*.

Il faut tout rapailler pour pas laisser trop d'épis, pour pas perdre le grain

Malgré sa forme suffixale, le verbe *rapailler* n'appartient pas à la famille de *paille*, mais à celle de *râpe*. En effet, *rapailler* est un dérivé de *râper* (issu de *râpe* « marc de raisin ») au sens ancien de « grappiller », soit « cueillir les petites grappes de raisin qui restent dans une vigne après la vendange ». Cette idée s'est appliquée à *rapailler* qui signifie « ramasser dans les champs, après la moisson, les épis qui ont échappé aux moissonneurs ». Il a alors pour synonyme le verbe du français général *glaner*. Une informatrice qui connaît cet emploi explique : « Rapailler, ça, ça veut dire ramasser des petites choses. Quand ils ramassaient le grain dans ce temps-là, c'était pas comme aujourd'hui, c'était pas fait avec des grosses machines comme aujourd'hui, et puis ils disaient ça : "Il faut tout rapailler pour pas laisser trop d'épis, pour pas perdre le grain". Ça peut se dire aussi pour d'autres choses que tu veux ramasser, on va dire rapailler⁴ ». Le verbe figure avec le sens de « glaner » dans *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines*, qui donne, en outre, celui de « passer une seconde fois pour cueillir les fruits sauvages qui restent⁵ ». De plus, ces acceptions sont encore connues des parlers du Centre-Ouest de la France : « Glaner, ramasser des épis après la moisson », ainsi que « grappiller, ramasser du raisin après les vendanges⁶ ».

Voici deux autres contextes qui décrivent la vie rurale de jadis et qui

témoignent de l'habitude ancienne de récupérer toutes sortes de choses. D'une informatrice qui possédait une ferme : « Rapailler, ça peut se dire pour ramasser, travailler dans les herbes : rapailler ça, nettoyer ça, on va dire faire un clinage. J'ai tout rapaillé ça ». Un autre se souvient des gestes d'autrefois : « Ramasser du bois mort dans le bois, rapailler ça. Rapailler le bois qui se perd. Ça se disait pour toutes sortes de choses. Ramasser des choses qui vont se perdre ; ramasser quelque chose un peu partout⁷ ». D'autre part, reconnaissant le caractère expressif de ce verbe, Félix Leclerc l'utilise dans *Adagio* : « À dix pieds de sa cabane, l'homme fait un feu sur le sable, un feu de branches et de sapinages. Il a rapaillé tout ce qui traînait sur la grève : des morceaux de planches, des racines avec des nœuds comme des muscles, et des rondins durs comme des os. À un bel endroit ouvert à la nuit, face au fleuve, il a fait un feu⁸ ». En 1894, dans son *Dictionnaire canadien-français*, Sylva Clapin, qui sera le premier des commentateurs de la langue à enregistrer le verbe *rapailler*, le définit comme suit : « Amasser des menus riens, des choses traînant de ci de là, pour le seul plaisir de s'occuper, et comme par pur instinct de ne rien laisser se perdre ». En résumé, on peut dire que les emplois relatifs au monde rural sont *vieux* de nos jours. C'est ce que nous disent nos informateurs, qui en parlent au passé dans les précédents contextes.

Issu également du monde rural, le dérivé *rapaillages* a le sens général de « restes de quelque chose » ; dans les contextes suivants, il signifie « restes de foin ». Le mot s'emploie généralement au pluriel. Avec cette acception, il est attesté dans un acte dressé en 1846, par le notaire Jean-Baptiste Maranda : « un lot de rapaillage d'environ trois voyages⁹ ». Lionel Groulx explique ainsi le sens de ce mot : « D'abord, les *rapaillages*, c'est presque toujours à l'ombre du bois, là où les grandes faucheuses ne peuvent aller à cause des pierres et des souches. Il faut donc les faucher doucement, par petits andains, à la petite faux¹⁰ ». D'un informateur, cette autre attestation : « On ramasse des restants de quelque chose, on dit : Ah ! c'est rien que du rapaillage¹¹ ». *Le parler populaire du Québec et de ses*

régions voisines a relevé *rapaillages*, ainsi que ses synonymes *glanures* et *râclures* au sens de « restes de foin après le ramassage des meules de foin¹² ». En outre, ce mot est usité au Détroit du lac Érié avec le sens de « grandes herbes le long d'une clôture¹³ ».

En tournée, on forme un clan et je rapaille tout le monde

À partir de la fin du XIX^e siècle, *rapailler* s'enrichit d'emplois nouveaux. Il s'applique à des personnes et à des choses. Lorsque le complément d'objet direct est un groupe de personnes, il signifie « rassembler, réunir, recruter ». Dans un exemple de 1913 tiré de la chronique humoristique « En roulant ma boule : causettes hebdomadaires du père Ladébauche », l'auteur écrit : « Borden a rapaillé sa gang jusque dans le fin fond du Nord-Ouest et même jusqu'au Yukon, vieille mère, une paroisse située au diable au vert, derrière les concessions » (*La Presse*, 25 janvier 1913, p. 10). Dans son roman *En pleine terre*, Germaine Guèvremont fait ressortir le registre de ce verbe en le mettant entre guillemets : « Comme ça t'es décidé à partir ? — Je vas te dire, Amanda, ils sont venus d'en bas pour “rapailler” du monde. Et les bonnes gages se refusent pas par les temps qui courent¹⁴ ».

Jean Duceppe raconte sa vie de comédien : « Je vis à travers un groupe, aussi : à travers toute ma troupe. En tournée, on forme un clan et je rapaille tout le monde. Sans être paternaliste... » (*L'Actualité*, février 1977, p. 10).

Rapailler connaît de plus un emploi pronominal attesté ici dans l'article du journaliste Michel David : « Rien n'aurait cependant pu assombrir la bonne humeur des délégués. M. Landry a raison de dire que le PQ s'est “rapaillé” depuis l'automne dernier » (*Le Devoir*, 3 février 2003, p. A-1).

On commence déjà à rapailler nos affaires et à faire des boîtes

Lorsque le complément désigne des objets, le verbe *rapailler* signifie « ramasser, souvent à la hâte, des effets personnels pour partir ». Il est usité dans les syntagmes *rapailler ses affaires*, *son butin*, *ses effets personnels*, *ses guenilles*,

ses nippes, *ses petits*. Voici, de Jean-Paul Filion, une attestation relevée dans son roman *Les murs de Montréal* : « Le jardin mort, le poulailler à l'abandon, notre chère maison en bardeaux ne fera pas vieux os elle non plus. On commence déjà à rapailler nos affaires et à faire des boîtes¹⁵ ». Le complément peut également désigner des livres, des documents, des papiers épars à rassembler, comme dans ce commentaire de la journaliste Lise Bissonnette : « J'y suis passée un midi, coupable de rafler à moitié prix quelques ouvrages anciens de François Hertel dont je tente depuis peu de rapailler tout l'œuvre » (*Le Devoir*, 9 avril 1988, p. C-1). Dès 1913, dans *Ne pas dire mais dire*, Sylva Clapin, qui ne critique pas les sens anciens du verbe, dénonce cependant les nouveaux emplois de *rapailler*. Il écrit qu'il ne faut pas dire « rapailler des ouvriers, mais dire recruter, embaucher... » ; comme il ne faut pas dire « rapailler ses effets, mais dire rassembler, réunir...¹⁶ ».

Le mot est en outre employé figurément au sens de « rassembler des souvenirs, des événements ». Dans la note liminaire de son ouvrage déjà cité, Lionel Groulx écrit : « Voici des croquis et des souvenirs que j'ai *rapaillés* le long des routes de chez nous¹⁷ ». Citons ce dernier contexte relevé dans *Moi, Pierre Huneau* de Yves Thériault : « La vie, c'est pas vraiment une grande affaire qui se voit d'un seul coup d'œil. Si un homme se met à jongler, à rapailler tout ce qui est arrivé pour se faire une image, là, il va voir ce qui en est, mais heure par heure, jour par jour, c'est pas tout à fait de même¹⁸ ». On ne peut, enfin, passer sous silence le passage à Québec du controversé consultant Clotaire Rapaille qui, bien malgré lui, a ramené dans l'actualité, évidemment suscité par son patronyme, le verbe *rapailler* : « Clotaire Rapaille n'a pas tort de “rapailler” des vérités de La Palice, mais espérons qu'il n'a pas été payé trop cher pour nous ramener dans des lieux communs et des évidences évidentes » (*Le Devoir*, 15 mars 2010, p. A-6). Le patronyme et le verbe font partie du même champ sémantique ; en effet, le mot *rapaille*, qui date de l'ancien français, signifie « bois, taillis (près de la maison)¹⁹ ».

Le participe passé adjectivé figure dans le titre et dans un poème du recueil de Gaston Miron intitulés *L'homme rapaillé*. En outre, la place importante que connaît l'œuvre de Miron a mené, en 2008, à la formation des *Douze hommes rapaillés*, un groupe de douze chanteurs qui donnent vie à sa poésie. Dans une entrevue au *Soleil*, son biographe, Pierre Nepveu, parle de la vitalité de cette poésie : « Aujourd'hui, beaucoup de gens la découvrent à travers le spectacle des *Douze hommes rapaillés*, une réussite remarquable » (*Le Soleil*, 7 septembre 2011, p. 36).

Ajoutons que *rapailler*, avec ses acceptions modernes, a un synonyme. Il s'agit, en l'occurrence, d'un mot de la Suisse romande, soit le verbe *rapercher* qui, comme *rapailler*, signifie « rassembler, réunir (des personnes séparées, éloignées, ou des bêtes dispersées) ; ramasser, mettre ensemble (des objets épars, disséminés). *Rapercher le bétail*. *Rapercher ses affaires avant de partir*²⁰ ». Par leur sens précis et leur valeur expressive, les verbes *rapailler* et *rapercher* contribuent à l'enrichissement du français général. □

* Linguiste et chercheure indépendante

Notes

- 1 Abbé Lionel Groulx, *Les rapaillages. (Vieilles choses, vieilles gens)*, Montréal, Le Devoir, 1916.
- 2 Louis Francœur et Philippe Panneton, *Littératures... à la manière de... nos auteurs canadiens*, Montréal, Éditions Édouard Garant, 1924, p. 75. Les auteurs caricaturent le livre de Lionel Groulx, en intitulant le chapitre qui lui est consacré : *Rabâchages*.
- 3 Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994, p. 15.
- 4 Informations recueillies lors d'enquêtes linguistiques que nous avons effectuées en 1980, à Trois-Pistoles (localité du Bas-Saint-Laurent).
- 5 Gaston Dulong et Gaston Bergeron, *Le parler populaire du Québec et de ses régions voisines. Atlas linguistique de l'Est du Canada*, Québec, Éditeur officiel du Québec, 1980, n^{os} 852 et 1663.
- 6 Ulysse Dubois et al., *Glossaire des parlers populaires de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois*, Saint-Jean-d'Angély (Les Granges), Société d'études folkloriques du Centre-Ouest, 1992-1994.
- 7 Voir note 4.
- 8 Félix Leclerc, *Adagio (contes)*, Montréal et Paris, Fides, 1952, p. 77.
- 9 Jean-Baptiste Maranda, Sorel, Archives judiciaires de Sorel, 12 janvier 1846.
- 10 Voir note 1, p. 152.
- 11 Voir note 4.
- 12 Voir note 5, n^o 823.
- 13 Marcel Bénéteau et Peter W. Halford, *Mots choisis. Trois cents ans de francophonie au Détroit du lac Érié*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2008.
- 14 Germaine Guèvremont, *En pleine terre*, Montréal, Les Éditions Paysana Itée, 1942, p. 26.
- 15 Jean-Paul Filion, *Les murs de Montréal*, [Montréal], Leméac, 1977, p. 237.
- 16 Sylva Clapin, *Ne pas dire mais dire. Inventaire de nos fautes les plus usuelles contre le bon langage*, Worcester (Massachusetts), Librairie J. A. Jacques, 1913.
- 17 Voir note 1.
- 18 Yves Thériault, *Moi, Pierre Huneau*, Montréal, Hurtubise HMH, 1976, p. 49.
- 19 Albert Dauzat, *Dictionnaire des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Librairie Larousse, 1951.
- 20 *Dictionnaire suisse romand*, conçu et rédigé par André Thibault, sous la direction de Pierre Knecht, Genève, Éditions Zoé, 1997.



Le cœur enveloppé

Gilles Simard

**JOURNAL TROUBLANT
D'UN EX-PSYCHIATRISÉ**

DÉPRESSION. ÉLECTROCHOCs. PSYCHOTROPES.

Le récit de Gilles Simard se lit comme un polar,
en frissonnant, à ceci près que
tout ce qu'il raconte
est vrai.


LES ÉDITIONS JCL

www.jcl.qc.ca

 Conseil des Arts
du Canada

 Société
de développement
des entreprises
culturelles
Québec

 Patrimoine
canadien